FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

CONCOURS

POUR

UNE CHAIRE DE THÉRAPEUTIQUE

ET MATIÈRE MÉDICALE.

THÈSE

SUR LA QUESTION SUIVANTE:

DE L'INFLUENCE QUE LES MÉTHODES THÉRAPEUTIQUES PEUVENT EXERCER SUR LA DURÉE DES MALADIES AIGUES;

Présentée et soutenue le *juin* 1839,

PAR A. BOUCHARDAT,

AGRÉGÉ EN EXERCICE.

PARIS.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

1839

1839. — N° 7.

0 1 2 3 4 5 (cm)

COMPOSITION DU JURY.

Membres de la Faculté de Médecine.

MM. ORFILA, PRÉSIDENT.
ADELON.
ANDRAL.
BÉRARD.
J. CLOQUET.
DUMAS.
PELLETAN.
RICHARD.
BOUILLAUD, SUPPLÉANT.

Membres de l'Académie royale de Médecine.

MM. ÉMERY.
LOISELEUR-DESLONCHAMPS.
MÉRAT.
GUÉNEAU DE MUSSY, SECRÉTAIRE.
CORNAC, SUPPLÉANT.

COMPÉTITEURS.

MM. Baudrimont. — Bouchardat. — Cazenave. — Cottereau. — Guérard. Martin-Solon. — Requin. — Sandras. — Trousseau.

CONCOURS

POUR

UNE CHAIRE DE THÉRAPEUTIQUE

ET MATIÈRE MÉDICALE.

QUESTION.

De l'influence que les méthodes thérapeutiques peuvent exercer sur la durée des maladies aiguës.

La question de philosophie médicale qui m'est échue est entourée de tant de difficultés que je ne crois pouvoir l'aborder qu'après lui avoir fait subir certaines modifications sur lesquelles je vais m'expliquer. Je dirai d'abord que dans mon opinion la question, telle qu'elle est conçue, est en dehors du cours pour lequel la lutte est engagée, et qu'ensuite, pour arriver à quelque précision, il faut nécessairement la limiter et la restreindre sous un certain point de vue.

De même que MM. Mérat et Delens ont dit avec tant de vérité qu'il y a des moyens qui guérissent une maladie, mais pas de classe de médicaments propres à la guérir, on peut dire qu'il existe des moyens dont on peut déterminer l'influence sur la durée des maladies, mais pas de méthodes générales dont on puisse rigoureusement préciser l'influence. Pour rendre plus claire cette proposition, choisissons l'exemple le plus saillant. On donne le nom de *méthode antiphlogistique* à l'ensemble des moyens propres à combattre les inflammations; ces moyens peuvent

être les révulsifs, les vomitifs, les purgatifs, les émissions sanguines, etc. Or, je le demande, est-il possible de confondre tous ces moyens dans une commune appréciation lorsqu'on veut arriver à quelque chose de précis ? Évidemment non.

Ainsi, c'est l'influence des moyens thérapeutiques que nous étudierons, et non pas l'influence des méthodes ; nous ajouterons que, pour arriver à des résultats comparables et scientifiques, il sera souvent nécessaire de nous restreindre encore et de formuler les moyens, car, comme le dit M. Louis avec une si haute raison, rien n'est plus difficile à constater que l'influence ou le degré d'influence d'un médicament quelconque, sur la durée, la marche et la terminaison des maladies. On ne peut y parvenir qu'au moyen d'une grande masse d'observations recueillies avec exactitude ; et, au lieu d'aborder un sujet sans limites, il faut le circonscrire pour pouvoir l'embrasser complétement et l'étudier sous toutes les faces.

La question, telle que nous l'avons limitée, présente encore de nombreuses difficultés qui tiennent à plusieurs causes. D'abord, les autorités les plus importantes de notre époque sont loin d'être d'accord sur les points les plus intéressants du sujet qui nous occupe. On peut dire encore que le chiffre de la durée des maladies aiguës, abandonnées à elles-mêmes, est loin d'être fixé d'une manière rigoureuse ; il présente de grandes incertitudes qui dépendent de l'âge, du sexe, du tempérament, etc., et des circonstances extérieures indépendantes du traitement dont nous cherchons à apprécier l'influence, et cependant c'est la base qui devrait nous servir de point de départ. Le nombre considérable de maladies aiguës, le nombre non moins grand de moyens thérapeutiques qu'on leur oppose, rendraient notre sujet immense si nous ne le restreignions pas aux principales maladies et aux moyens vraiment énergiques, et si nous n'admettions pas dans la discussion que nous allons entamer que des faits qui s'appuient sur des recherches précises.

ÉMISSIONS SANGUINES.—L'emploi de la saignée, dirigé par une main habile, a une efficacité dans plusieurs maladies aiguës, généralement

reconnue par les médecins de tous les temps et de tous les pays. Nous allons chercher à apprécier l'influence qu'elle peut exercer sur la durée de ces affections. Il en est quelques-unes, telles que l'apoplexie foudroyante, les commotions, sur la marche desquelles cette influence est si évidente, que nous n'aurons pas besoin de la discuter.

Pneumonie. — C'est, parmi les phlegmasies, celle qui réclame le plus impérieusement peut-être l'emploi de la saignée. La durée de la pneumonie est très-variable. Selon M. Chomel, elle est ordinairement de sept à vingt jours; il est rare qu'elle n'atteigne pas le premier terme ou qu'elle dépasse le second. Suivant M. Andral, les jours où l'on a observé la terminaison du plus grand nombre de pneumonies sont le septième, le onzième, le quatorzième et le vingtième.

Voici comment M. Louis apprécie l'influence de la saignée sur la durée de la pneumonie : « 1° Elle a une heureuse influence sur la marche de la pneumonie : elle en abrège la durée; cependant cette influence est beaucoup moindre qu'on ne se l'imagine communément, de manière que les malades qui sont saignés dans les quatre premiers jours de l'affection guérissent, toutes choses égales d'ailleurs, quatre ou cinq jours plus tôt que ceux qui sont saignés plus tard. 2° On ne jugule pas la pneumonie au moyen de la saignée, du moins dans les premiers jours de la maladie, et, si on a cru le contraire, c'est sans doute parce qu'on aura confondu cette affection avec une autre, ou parce que, dans quelques cas rares, les symptômes généraux diminuent rapidement après une première émission sanguine; mais alors les symptômes locaux n'en continuent pas moins à se développer pour la plupart. 3° L'âge a une grande influence sur la marche plus ou moins rapide de la pneumonie et sur sa terminaison heureuse ou malheureuse. »

Je ne connais pas d'observateur plus habile et plus consciencieux que M. Louis. Tous les faits qu'il a recueillis et comparés sont la vérité même; les conséquences qu'il en tire, et que nous avons rapportées plus haut, sont parfaitement rigoureuses si on a égard seulement aux faits qu'il compare; mais elles ne sont plus également fondées lorsqu'on veut les généraliser.

En effet, M. Bouillaud a démontré, contrairement à ce qu'a avancé M. Louis, qu'on peut juguler la pneumonie au moyen de la saignée, que, toutes choses égales d'ailleurs, la pneumonie est d'autant plus facile à faire avorter qu'elle est plus voisine de son début, et réciproquement. L'habileté de M. Bouillaud est trop connue pour qu'on puisse un instant supposer qu'il ait confondu la pneumonie avec une autre affection, ou pour qu'il ait pris pour une guérison la diminution de quelques symptômes généraux. Or, M. Louis a bien observé, et a tiré des conséquences rigoureuses de ses observations; M. Bouillaud a bien observé, et a tiré des conséquences également rigoureuses de ses observations. M. Louis a employé la méthode numérique; M. Bouillaud a employé la méthode numérique, et cependant leurs conclusions générales sont loin de s'accorder. La cause de cette divergence est facile à saisir: M. Louis n'a pas saigné comme M. Bouillaud. L'un a saigné peu, l'autre a saigné beaucoup; l'un a mis de longs intervalles entre les saignées, l'autre de courts, et, en vérité, de pareils faits ne peuvent se comparer. C'est pour avoir enlevé dans l'espace de vingt-quatre heures la même quantité de sang que jusqu'ici l'on retirait en quatre ou cinq jours, que M. Bouillaud est parvenu à tant abréger la durée de la pneumonie.

Rhumatisme articulaire aigu. — La durée de cette maladie n'a rien de fixe; elle peut être de quelques jours ou de plusieurs mois. M. Chomel a dit, dans sa thèse inaugurale, « que la durée du rhumatisme articulaire aigu s'étend *rarement* au delà du deuxième ou troisième septénaire. » D'un autre côté, voici ce qu'on lit dans les comptes rendus de sa clinique, 1833 et 1835: « Les rhumatismes accompagnés de fièvre ont duré vingt-trois jours au moins, et cinquante jours au plus. — La durée du rhumatisme articulaire général, dans le relevé de quarante-neuf malades, a été une seule fois de quinze jours; dans les autres cas la maladie s'est prolongée de trois semaines à trois mois. Selon M. Requin (*Leçons de clinique médicale* de M. Chomel), c'est, en général, du vingtième au trentième jour que la fièvre rhumatismale accomplit

son cours; suivant M. Roche la durée moyenne du rhumatisme a ti-culaire aigu est de quarante jours.

La durée si incertaine du rhumatisme articulaire aigu doit inspirer de la réserve lorsqu'il s'agit de prononcer avec précision sur l'influence de tel ou tel moyen thérapeutique sur la durée de cette maladie. Cependant, après avoir médité et comparé avec soin les observations contenues dans les divers ouvrages de M. Bouillaud et les faits publiés par M. Pelletan, je conclus que par l'application au traitement du rhumatisme articulaire aigu de la formule des larges émissions sanguines pratiquées coup sur coup, la durée de cette longue maladie peut être abrégée.

Fièvre typhoïde. — Il n'est point peut-être de maladies aiguës plus graves, et qui enlève plus de malades dans la force de l'âge que la fièvre typhoïde; il en est peu sur le traitement desquelles on ait plus discuté. Dans sa *Clinique médicale,* dans son rapport à l'Académie de médecine, M. Andral a fait ressortir avec la puissance de son talent le doute et l'incertitude qui règnent encore sur le traitement de la fièvre typhoïde, et il a montré l'état vraiment précaire de la médecine sur ce sujet.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de ce problème important; nous devons nous borner à examiner l'influence des émissions sanguines sur la durée de cette affection, et ici c'est encore M. Louis et M. Bouillaud que nous allons trouver en présence.

M. Louis accorde une bien faible influence aux émissions sanguines sur la durée de la fièvre typhoïde; il divise ses observations en deux séries. Dans la première, il s'occupe des sujets qui ont succombé, et dans la seconde, de ceux qui ont guéri. En comparant, parmi les premiers, tous ceux qui furent saignés un plus ou moins grand nombre de fois à ceux qui ne le furent pas, la saignée semble, au premier abord, avoir accéléré la marche funeste de l'affection; mais, en retranchant du nombre des individus saignés ceux qui ne l'ont été qu'après la seconde moitié de la maladie, ou dont la saignée n'a pas été de douze onces au moins, la durée moyenne change alors, en sorte que la saignée semblerait ne pas avoir eu d'influence sur le cours de

la maladie dans les cas dont nous nous occupons. Chez les sujets atteints de fièvre typhoïde qui ont guéri, la saignée pratiquée dans les dix premiers jours de l'affection semble en abréger le cours quel qu'en soit le degré, et elle paraît plus nuisible qu'utile quand on la pratique après cette époque dans les cas où la maladie est légère. M. Louis a encore cherché si la durée moyenne de l'affection n'offrait pas quelques variétés, suivant le mode d'émission sanguine, ou par la lancette, ou par les sangsues, et il n'en a pas trouvé.

La manière dont M. Bouillaud apprécie l'influence des émissions sanguines sur la durée de la fièvre typhoïde diffère beaucoup de celle de M. Louis; mais, il faut l'avouer, la différence du mode dont s'effectuent les émissions sanguines chez les malades de MM. Louis et Chomel n'est pas moins différent que ne l'est elle-même l'appréciation de la durée de la maladie.

M. Bouillaud a vu que par la méthode des émissions sanguines pratiquées coup sur coup, dans les cas qui sont terminés par la mort, l'issue fatale est retardée.

Il est arrivé à cette conclusion en comparant le résultat obtenu par sa méthode à ceux publiés par MM. Chomel et Louis, et à ceux qu'il avait observés avant d'avoir formulé son traitement. Dans les cas terminés par la guérison, l'influence de la méthode a encore été plus évidente, la durée moyenne de la maladie a subi une notable diminution. Cette durée est moitié environ de celle observée par MM. Chomel et Louis, et la convalescence est rendue plus facile et sa durée est diminuée dans la même proportion environ que la durée de la maladie. Certes, voilà des résultats qui témoignent en faveur de la puissante influence des émissions sanguines sur la durée de la fièvre typhoïde; ils diffèrent complétement de ceux obtenus par MM. Louis et Chomel; mais, je le répète, la manière de saigner de M. Bouillaud est aussi différente de celle de MM. Chomel et Louis que leurs résultats réciproques.

Angine gutturale. — M. Louis, dans ses recherches sur les effets de

la saignée, s'est occupé de l'influence des émissions sanguines sur la durée de l'angine gutturale. M. Bouillaud, dans sa *Philosophie médicale* et dans sa *Clinique*, a abordé le même sujet. Les résultats de M. Bouillaud diffèrent de ceux de M. Louis en ce qu'ils établissent que les émissions sanguines, telles qu'il les a employées, ont exercé une influence notable sur la durée de l'angine, tandis que ceux de M. Louis attestent que les émissions sanguines, telles qu'elles ont été prescrites à ses malades, n'ont eu qu'une influence extrêmement bornée sur cette même durée. Mais, il faut le dire, les faits comparés ne sont pas assez nombreux, et plusieurs termes de comparaison manquent de part et d'autre, et il faut en appeler, pour décider la question, à des observations ultérieures.

Érysipèle de la face. — Ici nous avons affaire à une affection dont la marche naturelle est assez rigoureusement établie. On peut donc apprécier avec quelque exactitude l'action des agents thérapeutiques sur la durée de cette affection. M. Louis a fait, sur la durée de cette maladie sous l'influence des émissions sanguines, un travail très-précis; tous les faits qu'il a recueillis déposent des bornes étroites de l'utilité de la saignée dans le traitement de l'érysipèle de la face, et montrent qu'elle ne peut abréger sa durée que d'une manière presqu'insensible; M. Louis refuse toute influence aux émissions sanguines locales. M. Bouillaud, au contraire, avance que, par la formule des saignées coup sur coup, appliquée à temps et bien dirigée, on abrège considérablement la durée de l'érysipèle de la face, et, en précisant sa pensée, il dit que, par la formule indiquée, on diminue de moitié au moins cette durée, comparativement à ce qu'elle est sous l'empire de la formule dont M. Louis a fait connaître les résultats. M. Bouillaud renvoie à la saine expérience ceux qui prétendraient que la différence qui existe entre les résultats de M. Louis et des siens tient essentiellement à une autre cause que la différence dans le mode des émissions sanguines; c'est elle aussi que nous invoquons, car les faits recueillis

par M. Bouillaud ne nous paraissent pas assez nombreux, et dans quelques cas d'érysipèle grave qu'il rapporte, la diminution de durée, sous l'influence des saignées coup sur coup, ne nous semble pas assez évidente pour adopter sans réserve les conclusions auxquelles il est arrivé.

Fièvres éruptives. — L'influence des émissions sanguines sur la durée des fièvres éruptives, variole, rougeole et scarlatine, n'a pas été appréciée, dans ces derniers temps, avec autant de soin que pour les affections que nous venons de passer en revue. M. Bouillaud se contente d'énoncer d'une manière générale que par la méthode nouvelle, il a abrégé de moitié au moins la durée de la rougeole et de la scarlatine graves. Mais il faut attendre, pour se prononcer sur cet aperçu général, le temps où il aura classé et analysé les observations qu'il a recuillies, et celles qu'il recueille encore sur l'influence des saignées coup sur coup, sur la durée des affections qui nous occupent. Quoi qu'il en soit, nous devons dès aujourd'hui formuler notre opinion à cet égard. Hé bien, nous pensons que pour ces affections dont la marche est ordinairement plus régulière que celle des autres maladies aiguës, les émissions sanguines n'ont qu'une influence très-problématique pour en abréger la durée, et si, malgré ce moyen thérapeutique, l'affection éruptive suit le cours qu'elle devait normalement avoir, les émissions sanguines, loin d'avoir une influence heureuse sur la durée de la maladie, doivent plutôt retarder le terme d'un parfait rétablissement.

Il est un fait sur lequel je veux appeler l'attention des praticiens, dans les fièvres éruptives qui nous occupent. Ou sous l'influence du traitement, ou sous d'autres conditions, l'éruption peut disparaître beaucoup plus tôt que lorsque la maladie suit son cours normal, sans que pour cela l'affection soit aggravée ou diminuée. Hé bien, j'ai remarqué que dans ces cas la nature de l'urine changeait immédiatement; elle contient alors une quantité d'albumine aussi considérable que dans la maladie de Bright la plus prononcée.

Les observations que j'ai recueillies à cet égard, dans le service de M. Chomel, ne sont pas assez nombreuses pour que je puisse dès à présent généraliser ce fait; mais elles nous montrent combien il est facile de s'en laisser imposer sur la durée de ces affections, car cette disparition hâtive de l'éruption, qui n'est accompagnée d'aucun symptôme alarmant, pourrait passer pour une convalescence, surtout lorsqu'elle ne devance que de peu de jours la convalescence légitime. Je suis convaincu que c'est ainsi que doivent être interprétés tous ces exemples de variole, où on a fait avorter l'éruption et où l'on prétend avoir fait avorter la maladie. Ainsi, pour n'y pas revenir ailleurs, je dirai ici que je suis convaincu que, par l'emploi bien dirigé ou du nitrate d'argent ou du mercure (onguent mercuriel, emplâtre de Vigo), on peut faire avorter des pustules varioliques, mais la variole, jamais.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'influence des émissions sanguines sur la durée des maladies aiguës, nous devons ajouter que si nous n'avons pas étendu notre énumération plus loin, c'est que pour les autres affections nous manquions de données assez précises. Nous devons dire encore que quoique nous ayons presque exclusivement emprunté nos matériaux aux auteurs qui ont compté, nous ne sommes pas cependant un partisan aveugle de la statistique appliquée à la médecine. Nous disons avec Broussais : La statistique est bonne, mais il faut savoir s'en servir, et rien n'est plus difficile. Nous avons vu deux hommes des plus éminents parmi les plus habiles, également de bonne foi, employant également la méthode numérique, arriver à des conclusions si différentes sur l'influence des émissions sanguines sur la durée des maladies aiguës! Mais, dans leurs recherches, un élément était différent, c'était le mode de saigner, et ceci nous montre combien il faut être sobre de conclusions générales lorsqu'on fait de la statistique appliquée à la thérapeutique.

Dans le courant de cette discussion j'ai montré quelle heureuse influence la méthode des saignées coup sur coup peut avoir sur la durée des maladies aiguës; mais j'ai besoin d'ajouter ici que c'est un de ces

moyens énergiques, un de ces instruments violents qu'on ne saurait manier avec trop de prudence, et dont il ne faut jamais confier l'exercice à des mains inhabiles. Il faut bien prendre garde de ne frapper que sur la maladie et non sur le malade.

ÉMÉTIQUE A HAUTE DOSE. — Si l'influence heureuse des émissions sanguines sur la durée des maladies aiguës a trouvé des contradicteurs, la question devient beaucoup plus obscure lorsqu'il s'agit d'apprécier l'influence de l'émétique à haute dose; pour limiter le problème dans des bornes précises, je me bornerai à discuter l'influence de cet agent sur la durée de la pneumonie et du rhumatisme articulaire aigu.

Pneumonie.—Rasori, Laennec, et un grand nombre de médecins français ou de l'école italienne, ont témoigné hautement de l'heureuse influence du tartre stibié à haute dose sur la marche de la pneumonie; mais lorsqu'on veut arriver à quelque chose de précis, c'est encore M. Louis qu'il faut prendre pour guide : voici l'opinion de cet illustre médecin. Dans les cas qu'il analyse, il semble, au premier abord, que l'émétique a dû avoir une influence fâcheuse sur la durée de la maladie, loin d'en avoir accéléré l'heureuse terminaison; mais cette influence fâcheuse n'est qu'apparente. L'émétique fut administré quand déjà plusieurs saignées avaient été pratiquées parce que la maladie persistait en prenant plus d'intensité, c'est-à-dire que ce médicament ne fut donné que dans les circonstances les plus défavorables et dans des cas graves, ce qui explique du reste la longue durée de la maladie de ceux qui en prirent : ajoutons, et il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance de ce fait, que les sujets auxquels le tartre stibié fut prescrit étaient généralement plus âgés que ceux qui n'en prirent pas. Toutes ces circonstances réunies nous autorisent à conclure que l'émétique n'a pas eu la funeste influence qu'on aurait été tenté de lui attribuer sur la durée de la pneumonie, mais qu'il a dû en accélérer la marche et empêcher sa terminaison funeste dans quelques cas. Il fallait l'expérience de M. Louis, il fallait nous être assuré par nous-même de l'heureuse

influence de l'émétique sur la marche de la pneumonie, pour ne pas être ébranlé par l'opinion d'un homme dont les jugements font autorité.

Voici comment M. Andral s'exprime sur l'utilité de l'émétique à haute dose dans la pneumonie : « Sans prétendre nier ce qui a été avancé par d'autres, dans aucun des cas que j'ai observés moi-même je n'ai vu la pneumonie être influencée d'une manière avantageuse par l'emploi du tartre stibié à haute dose. »

Rhumatisme articulaire aigu. — Nous voici encore en présence de cette désespérante affection sur la durée de laquelle il est si difficile d'apprécier l'influence des agents thérapeutiques, car, nous l'avons déjà dit, rien n'est plus irrégulier que cette durée.

Un grand nombre d'observateurs, parmi lesquels je dois surtout citer Laennec et M. Honoré, se prononcent affirmativement sur l'heureuse influence sous de certaines conditions, du tartre stibié à haute dose sur la marche du rhumatisme articulaire aigu; mais il faut être bien réservé avant d'adopter ces conclusions, surtout si, comme M. Requin l'a dit (*Leçons de clinique médicale* de M. Chomel), Laennec, à la fin de sa carrière, convaincu par les nombreux insuccès de sa propre pratique, convint de bonne foi que l'émétique à haute dose n'est d'aucune utilité contre le rhumatisme. Quoi qu'il en soit, et malgré cette rétraction, malgré l'opinion négative de l'illustre professeur de l'Hôtel-Dieu, un grand nombre de praticiens prudents et expérimentés n'admettent pas que le tartre stibié n'ait aucune utilité contre le rhumatisme articulaire aigu, et continuent à l'employer. Le mémoire de Dance, qu'on a cité comme ne laissant aucun doute sur l'inefficacité de ce moyen, ne conduit pas à une conclusion aussi exclusive, et je crois que dans l'état de la science il est sage d'attendre de nouvelles et plus nombreuses observations avant d'arriver à une conclusion définitive.

MÉTHODE ÉVACUANTE. — *Émétiques et purgatifs.* — Me voilà rentré

dans les termes de la question, et je le fais à dessein, car, sur le sujet qui m'occupe, on ne sait rien de précis, rien de positif; des assertions plus ou moins vagues, des faits qui se contredisent, et des travaux parfaitement exacts, point. Cependant, à travers ce doute, il est quelques principes, il est quelques vérités qui ont surgi.

Dans un temps, on a rejeté sans réserve les émétiques et les purgatifs pour combattre les fièvres graves; dans un autre, on les a employés sans mesure. Le monde médical était à cet égard dans une assez complète indifférence, lorsque M. Delaroque rappela l'attention des médecins sur ces moyens énergiques. Le rapport de M. Andral, quoique très-réservé, donna cependant de l'autorité aux recherches du médecin de Necker, et ses expériences furent répétées par un assez grand nombre de praticiens habiles. M. Delaroque, et ceux qui ont écrit sous son inspiration, ont parlé avec enthousiasme de la méthode qu'ils venaient de réhabiliter. A les entendre, sous l'influence des émétiques, et surtout des purgatifs convenablement continués, secondés par l'emploi des toniques, la durée de la fièvre typhoïde était considérablement diminuée; la convalescence, ordinairement si longue, était très-rapide. En un mot, marche, durée, terminaison, convalescence, tout paraît heureusement modifié sous l'influence des purgatifs coup sur coup. Mais, je dois le dire, ce n'est qu'une induction générale qu'ils ont déduite de leurs observations sans rien préciser, sans tenir compte de toutes les circonstances qui pourraient contredire ce premier aperçu, et les propagateurs d'une nouvelle méthode sont si portés malgré eux à embellir leur ouvrage, que nous devons nous abstenir jusqu'à ce qu'on ait exécuté des travaux analogues à ceux que MM. Louis et Bouillaud ont entrepris sur l'influence des émissions sanguines. Si nous sommes circonspect lorsqu'il s'agit de se prononcer sur l'influence des évacuants sur la marche et la durée de l'affection typhoïde légitime, on nous dira : Mais il est des maladies aiguës qui peuvent avorter sous l'influence de la médication évacuante ; l'expérience de tous les praticiens qui ont mis souvent en usage ces énergiques moyens est là qui s'élève toute puissante. Oui, sans doute ; ces

fièvres, qu'on désignait jadis sous le nom de *fièvres bilieuses,* peuvent être rapidement terminées par un émétique administré à propos. Il faut le reconnaître, c'est un fait accepté par la majorité des bons praticiens. Mais on peut dire encore toutes les maladies qui commencent laissent pour l'ordinaire tant d'incertitude sur leur pronostic! Cette affection que vous prétendez avoir fait avorter n'était qu'éphémère, et elle s'est heureusement terminée malgré votre médication.

La certitude, en thérapeutique, est si rare qu'en vérité, avec un peu de bonne volonté, on pourrait presque douter de tout. Hâtons-nous d'arriver à une maladie sur la durée de laquelle les évacuants exercent l'influence la plus incontestable et la plus heureuse, je veux parler de la colique des peintres. Les observations recueillies et publiées par un grand nombre de médecins, celles particulièrement contenues dans le *Traité* de M. Mérat, témoignent hautement en faveur du traitement de la colique des peintres des Pères de la Charité, par cette méthode éprouvée par le temps, confirmée par le témoignage des hommes les plus graves. Une maladie des plus persistantes cède avec facilité à un traitement dont la durée n'excède ordinairement pas six jours.

RÉVULSIFS, VÉSICATOIRES.—Nous voici encore en présence d'une question dont la solution paraît facile au premier abord, et qui, lorsqu'on l'examine de près, n'est pas exempte d'incertitude. C'est un fait admis par un *consensus* presque unanime que, sous l'influence des révulsifs bien employés, on peut enrayer la marche de beaucoup de maladies aiguës, et cependant, voici ce qu'on pourrait opposer à cette proposition : les révulsifs révèlent surtout leur puissance au début des phlegmasies; et, on le sait, rien n'est plus difficile que le pronostic d'une maladie qui commence. Si on consulte les recherches de M. Louis, on voit qu'il a été conduit à écarter les vésicatoires du traitement de presque toutes les maladies aiguës, et qu'ils n'ont aucune influence appréciable sur la durée de la pneumonie. Mais les résultats négatifs de M. Louis ne peuvent juger la question. D'abord les vésicatoires ont été mis en usage contre une affection sur la durée de laquelle leur puis-

sance est douteuse, dans des cas très-graves, à une époque avancée de la maladie; ensuite, pour qu'ils puissent produire d'heureux résultats, il faut, comme l'ont démontré MM. Gendrin et Velpeau, que la révulsion soit proportionnelle à l'inflammation que l'on veut combattre, ce qui était loin d'être exact dans les cas analysés par M. Louis. Concluons : les révulsifs peuvent surtout manifester leur puissance pour abréger la durée des maladies qui débutent, qui n'ont point encore altéré la texture des organes qui ont pour siége plutôt les membranes que les parenchymes. Il faut ajouter encore que la révulsion doit être proportionnelle au mal que l'on veut combattre.

MÉTHODE SUBSTITUTIVE.—Le principe *similia similibus curantur,* pris dans son acception rigoureuse, est faux; car, de même qu'on peut dire que la plupart des maladies sont déterminées par des causes spécifiques, de même chaque agent de substitution a une action qui lui est propre, et qui ne ressemble pas à l'action de la cause spécifique. Mais ce qui est vrai, c'est qu'on peut substituer une inflammation thérapeutique à une inflammation pathologique, et que par là on peut abréger la durée de la dernière. On peut expliquer ainsi l'heureuse influence de l'emploi topique du nitrate d'argent, du nitrate acide de mercure, et d'autres agents de cette méthode, sur la durée de plusieurs phlegmasies aiguës, et c'est à ce mode qu'on pourrait rapporter l'action, en quelque sorte spécifique, du cubèbe, du copahu, sur la blennorrhagie; de l'ipécacuanha sur plusieurs phlegmasies gastro-intestinales. L'efficacité des agents de cette méthode pour diminuer la durée de plusieurs inflammations est incontestable. Nous serions entraîné trop loin si nous voulions examiner l'influence de chacun d'eux en particulier, et nous devrions le faire pour arriver à quelque chose de précis; mais ces généralités suffiront pour ouvrir un large champ à l'argumentation.

MERCURIAUX.—Je ne m'occuperai point ici de l'influence du calomel administré à dose purgative sur la durée de plusieurs maladies aiguës. Cette

influence heureuse peut être rapportée ou à une action évacuante, ou à une action révulsive, et ou à une action substitutive : nous en avons parlé ailleurs. Il nous reste à considérer l'influence que les mercuriaux administrés jusqu'à infection mercurielle peuvent exercer sur la durée des maladies aiguës. S'il s'agissait seulement de discuter l'action de ces moyens sur la terminaison de ces maladies, l'histoire de la péritonite et l'hydrocéphale aiguës nous offrirait des matériaux nombreux.

Mais si nous voulons nous restreindre à la question de durée, nous devons dire qu'on s'en est beaucoup moins préoccupé que de la terminaison. Il s'agit en effet d'affections qui, pour l'ordinaire, ont une marche rapide, sur la durée desquelles il est bien difficile d'apprécier l'influence des agents thérapeutiques.

L'utilité des mercuriaux, conseillés par M. Trousseau, pour abréger la durée du rhumatisme articulaire n'est pas établie sur un nombre de faits suffisants pour qu'on puisse l'admettre sans réserve. L'infection mercurielle présente d'ailleurs de si graves inconvénients, que l'on peut se demander si le remède n'est pas pire que le mal.

Si je voulais étudier l'influence de tous les agents qui, administrés sous de bonnes conditions, peuvent abréger la durée des maladies aiguës, ma tâche serait loin d'être accomplie; mais, il faut le dire, la science possède à cet égard plus de raisonnements que de recherches d'une véritable précision. L'emploi bien entendu des opiacés, des solanées vireuses, de la digitale, des toniques, etc., peut rapprocher le terme heureux de plusieurs maladies aiguës. Il y a loin de cet aperçu général à des résultats positifs et circonstanciés; mais, dans l'état actuel de la science, il faut être très-réservé si on ne veut pas s'égarer. On ne saurait trop engager les observateurs d'élite à entreprendre sur l'influence que ces agents peuvent exercer, sur la marche, la durée et la terminaison des maladies aiguës des travaux analogues à ceux que MM. Louis et Bouillaud ont exécutés sur l'influence des émissions sanguines. On devra se demander et voir s'il n'existe pas des moyens

véritablement utiles pour amener la terminaison heureuse des maladies, et qui auraient pour effet d'en prolonger la durée; car le point important n'est pas de guérir vite, mais de guérir. Si les recherches vraiment positives nous manquent pour décider toutes ces questions, par contre, la médecine est encombrée d'une foule d'écrits sans valeur. Il n'est pas si mince praticien qui ne veuille publier ses observations; quand un esprit supérieur voudra élever la thérapeutique au rang des sciences, son premier soin sera de la dégager des langes qui la retiennent au maillot.

Il est plusieurs questions de pathologie générale qui dominent le sujet, et dont la solution préalable est indispensable; mais, il faut le dire, la pathologie à cet égard est aussi peu avancée que la thérapeutique, et presque tout est à faire des deux côtés. Pour apprécier l'influence des agents thérapeutiques sur la durée des maladies, il faut savoir d'abord si ces maladies ont une durée nécessaire, ou si l'art peut les faire avorter. Dans les phlegmasies légitimes, comme la bronchite, la gastrite, l'entérite, la pleurésie, la pneumonie, etc., la question paraît résolue à l'avantage de l'art, mais pour ces fièvres éruptives, variole, rougeole, dothinentérite, etc., on peut rester en suspens; on peut opposer des deux côtés des arguments qui ne sont pas sans puissance, et la solution définitive de toutes ces questions est entourée de difficultés sans nombre. Il n'en serait pas de même de la question suivante, que des recherches persévérantes et bien entendues pourraient décider, et qui doit servir de base à tous les travaux entrepris sur l'influence des agents thérapeutiques. Quelle est la marche, la durée et la terminaison des maladies aiguës abandonnées à elles-mêmes, ou simplement traitées par les boissons délayantes et les moyens hygiéniques? Si les homœopathes, eux qui laissent tout faire à la nature, avec toutefois des prétentions contraires, avaient exécuté des travaux consciencieux sur la marche et la durée des maladies aiguës abandonnées à elles-mêmes, la science pourrait en quelque sorte les absoudre; mais les progrès de la médecine, c'est ce qui les préoccupe le moins.

Disons, avant de terminer, un mot de la *méthode expectante.* Néga-

tion de l'art, désespérant aveu d'ignorance, cette méthode compte des partisans parmi les hommes les plus éminents, parmi ceux qu'on a placés au rang des plus sages, et si, se dégageant de toute préoccupation on se demande si on pouvait comparer le bien et le mal qu'a pu faire la médecine agissante entre des mains habiles et des mains inexpérimentées, si surtout on prend en considération que les plus ignorants sont les partisans les plus fanatiques des moyens violents, je ne sais si l'avantage ne resterait pas à la médecine expectante. Est-ce dire pour cela que nous devions rester désarmés en présence des maux que nous devons combattre ? Non, sans doute ; ce n'est pas là ma pensée. Mais pour agir avec la conscience de bien faire, il faut connaître à fond ces moyens que la science nous a légués, il faut reprendre sérieusement ces études solides de matière médicale trop abandonnées, il faut que la génération médicale présente apprenne dans le cours qui doit naître de cette lutte à connaître parfaitement les armes qu'elle devra employer. Alors le temps de la médecine exclusivement expectante sera passé sans retour. J'ai dit médecine *exclusivement* expectante ; mais en prenant ce mot dans toute sa rigueur, elle n'a plus de partisan. Le quinquina a converti les plus incrédules : je n'ai point parlé de son influence sur la durée des fièvres intermittentes, ce sujet ne prête plus à la controverse ; son action est tout à fait comparable à celle des contre-poisons les plus efficaces. Si la médecine ne possède pas beaucoup d'agents égaux à celui-là, il en est cependant un grand nombre qui, habilement employés, peuvent témoigner de sa puissance.

FIN.